

Une croix en or

Marie Chotek

Petit, je taisais notre richesse aux enfants de cette école publique où les penchants crypto-communistes d'une aïeule étrangement vénérée nous avaient fait envoyer, ma sœur et moi. Mais j'avais beau emprunter les nippes du fils du majordome, les autres enfants n'étaient pas dupes. Ils s'enfuyaient à mon approche avec de petits cris de terreur. Un jour, pour quelque obscure raison, l'aïeule vénérée vit son portrait retourné face au mur. Nous avons alors suivi les cours d'une institution privée où nous étions néanmoins toujours les plus riches.

La nuit, je cauchemardais que nous étions livrés à un tribunal populaire. Nos domestiques venaient témoigner à la barre de ce que leurs bonus étaient des plus frugaux et nous finissions ruinés.

– Mes enfants, vous allez devoir devenir employés de bureau...

En entendant mon père prononcer ces mots d'un ton accablé, j'éprouvais alors une légèreté s'apparentant à une sorte de bonheur.

Hélas, je me réveillai pour découvrir ma bonne au pied du lit me tendant un bol de chocolat chaud d'un air craintif... Brisé, je me laissai retomber sur ma plume d'oie, quelle déception, j'étais toujours un gosse de riche.

À 18 ans, ma sœur décida d'être enfin ce que nous étions, des riches. Le sens de mon combat lui échappait. Pourquoi lutter contre la bonne fortune ? Elle se maria avec un fils de baron, et devint le bras droit de ma mère, styliste de renom.

Mon père me convoqua dans son bureau. Si ma sœur reprenait la couture, je reprendrais ses usines qui fabriquaient, je découvris avec horreur, des coques d'acier pour obus, quand j'étais persuadé qu'il s'agissait de trottinettes pour cadres ultra-pressés. Mon père m'annonça d'un air navré que nous allions commencer par le bas.

– Tu seras directeur financier adjoint.

Je refusai, mollement. Je n'aimais pas m'opposer à mon père, cet homme sanguin, qui pouvait briser, à quatre kilomètres de distance, le tympan d'un être fragile occupé à bêcher ses rosiers.

Il insista, durement.

Je lui expliquai d'une voix craintive que je ne me sentais pas l'âme d'un chef. Il m'assura qu'aucune âme n'était nécessaire, bien au contraire, puis il discourt longuement sur l'impôt pesant sur les entreprises qu'il m'appartiendrait de combattre par la fraude fiscale.

Ce jour-là, j'errai dans les rues de Paris, distribuant aux mendiants des billets de 100 euros qu'ils me rendaient d'un air paniqué après m'avoir longuement couru après, leur gros rouge cliquetant dans la poche.

Je ne fermai pas l'œil de la nuit et songeai à m'enfuir.

Au matin, je décidai de procéder autrement. Je pris mes distances, imperceptiblement. Une vague licence de droit et de gestion des entreprises leur donna à tous l'illusion que je travaillais à devenir compétent pour reprendre les usines familiales. Ils en firent des gorges chaudes, le travail s'apprend sur site et non dans un amphi. Je trouvai bientôt un modeste travail d'employé à la recette d'un quartier populaire où je remplissais des formulaires à longueur de journée.

La dernière fois que je vis mon père, il me prit pour l'aide-comptable. Il avait dû abandonner ses projets de me voir assurer sa succession puisqu'il avait présenté aux actionnaires son bras droit, mon beau-frère, un gros homme qui suait littéralement d'excitation à l'idée de régner un jour sur ces tonnes d'acier fondu.

Âgé de 33 ans, je pensais ainsi en être quitte de mon enfance richement malheureuse, de ma jeunesse dorée enfin perdue.

Mais un jour, un notaire me convoqua et le ciel me tomba sur la tête.

Avant de décéder, brutalement, deux mois après ma mère emportée par une crise cardiaque lors d'un défilé de tailleurs Chapelle, mon père avait décidé de faire de son fils unique, son héritier, mon gendre ayant été remercié après avoir été vu à la fête de l'Huma, une bière à la main.

– Et si je refuse ?

Le notaire me dit qu'il ne m'était pas possible de refuser l'héritage, sauf à condamner des milliers d'ouvriers au chômage, à la misère et à la mort.

– Et si je leur... donnais ?

Le notaire m'expliqua d'un ton patient mais agacé qu'on ne donnait pas une usine « comme ça », et que, d'ailleurs, les ouvriers la refuseraient. Si tout le

monde est le premier pour critiquer la gestion des patrons, personne n'est jamais prêt à prendre leur place.

– Et ma sœur ?

Il me répliqua que ma sœur avait déjà bien assez affaire avec ses propres usines de textile et ses ouvrières du tiers-monde qui commençaient à se syndicaliser.

Je finis par accepter, par unique souci des ouvriers. C'était là une croix en or massif que l'on posait sur mes épaules. En sortant de chez le notaire, je distribuai des billets de 500 euros aux SDF du coin qui appelèrent la Police. On me pria de cesser immédiatement ces désordres sur la voie publique.

– On ne joue pas avec l'argent, Monsieur...

Au bout d'un mois, le contremaître me fit savoir que les ouvriers aimeraient autant que je ne vienne pas serrer les boulons avec eux, « ils ne se sentaient pas à l'aise en ma présence ».

– Mais pourquoi ? Je suis leur ami !

– Non, vous êtes leur patron.

Le même mois, le directeur adjoint donna sa démission, il ne supportait plus mon amour de l'ouvrier. Je le remplaçai par un jeune mécanicien nord-africain sans diplôme. Je voulais que chacun comprenne que la gestion à la papa, c'était terminé. Ce dernier craqua au bout de quelques semaines. Je condescendis alors à prendre un jeune diplômé comme directeur adjoint.

La guerre éclata quelque part dans un pays d'Afrique et les commandes plurent. La nuit, je rêvais que je m'enfuyais et que je retrouvais mon petit studio avec sa plaque électrique, lieu que j'avais dû abandonner pour vivre dans la maison de mes parents d'un luxe obscène. Mes employés l'exigeaient, ils ne voulaient pas d'un patron au rabais.

– Arrête de nous casser les couilles avec tes problèmes de riche !

Ma sœur me tança, elle qui devait se tasser avec son gros mari et ses deux filles dans un simple 250 mètres carrés, alors que je l'avais suppliée de prendre la maison parentale. Elle avait refusé. Madame avait sa dignité.

Six mois que mon père était mort et l'usine était florissante.

Cependant, tout le monde me fuyait. Les ouvriers craignaient par-dessus tout que je ne leur tape sur l'épaule et les ouvrières que je n'intervienne dans une affaire de harcèlement sexuel comme celle de la part du contremaître précédent que j'avais viré avec grande culpabilité.

– Si vous avez du mal à retrouver du travail, faites-moi signe...

Les syndicats, eux, me harcelaient pour que j'augmente encore les salaires, les actionnaires exigeant pour leur part que je dégraisse les chaînes de quelque

centaine de têtes afin d'augmenter leurs profits, processus scientifique qui me dépassait.

Et toujours, les comptes s'enfonçaient dans le vert.

Je commençais à ne plus pouvoir dormir la nuit. Quoique je fasse je m'enrichissais, et je constatais que j'étais infiniment plus épanoui quand je travaillais aux impôts.

– Arrête de nous casser les couilles avec tes problèmes d'orientation professionnelle !

Ma sœur m'exhorta, elle dont le mari, à la suite d'un bilan de compétences, était devenu imam d'obédience soufie, Monsieur se sentant d'un genre mystique.

Je mis une annonce sur internet, « vends usine d'armement en plein essor », mais les candidats à l'achat voulant tous congédier au moins 50 % de la masse salariale, je renonçai. À défaut, je vendis tout l'immobilier de mes parents, ne gardant que leur maison. Je versai l'argent en parts égales sur le compte de tous mes ouvriers qui furent pour certains si gênés qu'ils me le rétrocédèrent, d'autres investirent dans des voitures de sport qui les précipitèrent dans la tombe, leurs veuves vinrent alors, vêtues de noir, psalmodier leur douleur chaque jeudi sous mes fenêtres.

J'étais désormais haï de tous, cols blancs comme cols bleus.

La croix d'or s'enfonçait de tout son poids sur mes épaules, j'espérais au moins déclencher un cancer mais rien n'apparaissait sur mes radios.

– Arrête de nous casser les couilles avec ta santé, tu ne risques pas de crever avant nous !

Ma sœur me gourmanda. Une mammographie inquiétante lui avait valu l'extraction de sa paire de seins, et c'est un cathéter planté dans le bras qu'elle assista au défilé automne-hiver des collections Chapelle, ses ouvrières bengalies rangées en rangs d'oignons sur Skype l'applaudissant frénétiquement.

Un soir, j'atterris dans un bar et l'intérêt d'une femme solitaire pour ma personne me donna une idée. Le lendemain, je proposai au directeur adjoint de m'épouser. Il rougit et me demanda à réfléchir, il avait quelqu'un dans sa vie.

– Vous pourrez toujours l'avoir dans votre vie, c'est un mariage blanc que je vous propose. Pour que vous puissiez devenir le Patron de tout cela...

J'englobai d'un air de dégoût l'usine de mes deux bras tant elle était vaste. Alors je vis briller dans son œil une étincelle qui me sembla être, non pas de convoitise ni d'orgueil, mais de *joie*.

Décidément mon royaume n'était pas de ce monde.

Nous nous mariâmes. Mon mari s'installa dans la maison de mes parents avec son amant qui, de pizzaïolo, devint directeur adjoint. Je retrouvai mon petit studio, mon poste à la recette du quartier, mes usagers et mes collègues qui se plaignaient chaque matin à la machine à café de la météo, des grèves dans le métro, des fins de mois tendues, les vrais soucis de la vraie vie quoi.

Je resplendis de ma non-ambition, la vie enfin me souriait dans toute sa pauvreté !

Mais un jour, le téléphone sonna.

– Ici, maître Brozouf ... votre sœur et son mari ainsi que le vôtre et son... adjoint sont morts ce week-end dans un terrible accident de la route. Il vous faut d'urgence venir à mon étude afin de prendre les clés des deux usines, la vôtre et celle de votre sœur, car de nombreuses commandes sont en cours, des contrats en attente de signature et...

Je reposai le combiné, doucement.

Il y en a décidément que, à l'instar de la poisse, la bonne fortune ne lâche jamais. J'ouvris la fenêtre et, les bras en croix, je me laissai couler dans le ciel du haut de mes six étages.

L'auteur

Marie Chotek grandit comme beaucoup d'autres : en suivant le cours des choses. À vingt-cinq ans, après des études en sciences politiques et deux mémoires sur la Palestine, elle entre par hasard dans l'édition, puis à la Culture. Elle en profite pour écrire, chaque jour ou presque. En 2007, elle publie un recueil de nouvelles *La femme blanche est fatiguée* aux éditions Arcadia. En 2011, elle s'installe au Japon avec sa famille; cinq années à la fois prodigieuses et frustrantes, car la langue et l'esprit – plaisant bien que compliqué – des habitants du Soleil levant l'empêchent de vivre pleinement cette aventure comme la vécut Nicolas Bouvier, son écrivain voyageur préféré. De retour au pays natal, elle s'établit dans le massif de Belledonne. Elle exerce l'étrange métier de « rédactrice de débats », ce qui lui permet de se frotter au monde de l'entreprise, sans y être vraiment, une position somme toute assez confortable dans cette vie moderne. Son roman, *Chronique d'une attente* s'apprête à paraître aux éditions Thot, début novembre.